Alors ? Comment sauver la situation ?
« Je dis à l'interprète de préciser aux deux capitaines que certes, ils pouvaient me tuer, mais qu'ils seraient fusillés à leur tour ; car si ces trésors étaient en France, c'est parce que Mussolini et Hitler voulaient se les partager et qu'ils avaient décidé de tout garder en France jusqu'à la victoire finale… »
Et les deux SS l'ont cru !

Tout Gérald van der Kemp est dans cette scène de tragi comédie : son sang froid, sa hauteur, son sens incroyable de la persuasion élevé du rang d'un grand art. Qui pourra y résister demain quand ces deux-là y ont cédé ? Cela lui vaudra une magnifique citation qui va accompagner sa nomination dans l'ordre de la Légion d'Honneur à titre militaire :
« Par son attitude courageuse, a préservé d'une destruction fatale le dépôt des Musées qui lui était confié et a limité les progrès de l'incendie allumé dans la ville de Valençay par les Allemands de la division nazie Das Reich… »

La France libérée, les collections sauvées, encore faut-il les ramener à Paris. Il en est également chargé : il allait convoyer les plus belles œuvres du Louvre. C'est ainsi qu'il dormait auprès de Mona Lisa, comme le dira son biographe !
Un an plus tard, Jacques Jaujard, devenu directeur des Arts et lettres, le récompense en le nommant conservateur adjoint. Où donc ? A Versailles, où un poste est vacant et où notre héros fait son entrée, pour la première fois, au mois d'octobre 1945.
Il était donc dans la place depuis près de huit ans lorsque son ami, « son frère », Daniel Wildenstein, parvient « à inscrire son nom dans le cerveau du ministre de l'Education nationale », André Marie, pour succéder à Charles Mauricheau-Beaupré. Mais le ministre ne signait toujours pas le décret de nomination.
Alors, raconte Daniel, « un matin, j'ai dit à Raymonde – la maîtresse du ministre – « Raymonde, ça urge ! » Elle a éclaté de rire et elle m'a répondu : « Mon petit Daniel, ne t'inquiète pas. » Et Raymonde a fait le nécessaire. André Marie a signé, André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux Arts, a signé aussi. A temps, parce que le 28 juin 1953, il n'était plus ministre.
« C'est à André Cornu que je dois ma nomination », dira Gérald van der Kemp qui lui vouera toute son existence durant une belle reconnaissance.
Dès lors, le voici conservateur en chef. Chef et conservateur. Conservateur, il l'est par respect de ce qui existe plus que par opposition à la nouveauté, aime-t-il à répéter. Chef, seul maître à bord, il entend l'être pour avoir les mains libres puisqu'il veut faire revivre le mythe de Versailles.

A José Luis de Villalonga, il confiera :
« Versailles a été la page la plus glorieuse d'une civilisation à jamais disparue. Il y a peu d'endroits où l'on peut s'écrier comme ici : « Mon Dieu que la vie a été belle ! Versailles est devenu le conte de fée d'une société en régression, nostalgique de beauté, de gestes inutiles, de grandes et de petites musiques…Marie-Antoinette reste avec Versailles un grand rêve évanoui… »

Or quand il est arrivé, et pour reprendre ses propres mots, Versailles était « dégoûtant, vide, mort » :
« J'ai voulu qu'il redevienne vivant, beau à regarder, ce qu'il était du temps du roi, le symbole de l'élégance française, du raffinement, du goût. Il fallait le remeubler, le vêtir, le dépoussiérer… »
On a commencé par le souvenir le plus émouvant et le plus tragique, par Marie-Antoinette. Au premier étage, l'appartement de la reine donne au midi, entre le salon de la paix, qui prolonge la Galerie des glaces, et le grand cabinet. Cette chambre avait perdu au XIXè siècle l'essentiel de son décor mural ; dès 1949, elle est restaurée dans son état ancien, la cheminée et les boiseries sont retrouvées, le syndicat des soieries de Lyon fait don du dernier meuble d'été, celui qui était en place le 6 octobre 1789 quand le roi, la reine et la cour quittent le palais pour n'y plus revenir. Cette restitution sera complétée par celle du lit, avec ses étoffes, son tapis d'alcôve refaits d'après les documents d'époque. Cela va servir de modèle à ce qui sera entrepris par la suite.
Il faut donc tout reprendre. Remettre de l'ordre, distribuer le travail, faire renaître les métiers, installer des ateliers qui n'existaient pas, développer l'artisanat et les spécialités, tapissiers, ébénistes, menuisiers, doreurs, sculpteurs, argenteurs, créer un grand service d'archives, microfilmer…
Et surtout, il y a les toits, qui n'attendent pas : « La ruine de Versailles nous menace, avait dit son prédécesseur, Mauricheau-Beaupré, les bassins ne gardent plus l'eau, les arbres menacent les statues, les murs se désagrègent. Dans les appartements, on ne peut lever les yeux sans voir des crevasses, des traces d'infiltration, des taches d'humidité… »
Tout refaire, certes, mais avec quel argent, car déjà l'Etat en manque ? Ce sera le secret et le talent de notre conservateur de savoir le trouver. C'est même toute une science :
« La France, explique-t-il à Villalonga, *possède quatre grandes locomotives qui continuent à fasciner les gens : Versailles, Madame de Pompadour, Marie-Antoinette, et Napoléon. Sur ces noms-là, on peut toujours trouver de l'argent. Mes amis donnent les yeux fermés…Mes amis américains, anglais, brésiliens, les grandes fortunes internationales, les Mary Lasker, les Dillon, les Rockefeller, Barbara Hutton, et tant d'autres, les David-Weill, Paul-Louis Weiller… »*

Encore faut-il restaurer la fascination de Versailles. La chance est avec lui, l'été de sa prise de fonctions comme conservateur en chef, Sacha Guitry tourne pendant deux mois, du 6 juillet au 6 septembre 1953, son film *Si Versailles m'était conté* dont il offre une partie des droits à la sauvegarde du Château.
Ce film lance une mode qui ne se démodera pas. Tout le monde voudra désormais voir et être vu à Versailles. Le président de la République y accueille la jeune reine Elizabeth, le Général y reçoit les Kennedy au cours d'un dîner fastueux. Le shah d'Iran et Nikita Kroutchev voudront le visiter. Gérald Van der Kemp en fait les honneurs, il décore, habille, commente chaque détail d'une histoire qui se confond avec l'histoire de France.
"J'ai reçu à Versailles toutes les têtes couronnées du monde, tous les grands chefs

politiques..."
Il a fait du nouveau ministre de la Culture de la Vè République, André Malraux, son puissant allié.
Il convainc Michel Debré, Premier ministre, de signer un décret historique, lequel oblige les collections nationales à restituer à Versailles tout ce qui lui appartint et fut dispersé durant les années de la Révolution. Notre conservateur obtient ainsi la restitution par le Louvre de l'une des plus belles toiles de Véronèse, *Le repas chez Simon*, offerte par la République de Venise au roi, et qui reprend sa place dans le salon d'Hercule. Chaque donation fait l'objet d'une exposition plus réussie que la précédente.
A la demande d'André Malraux, il meuble entièrement le Grand Trianon en style Empire, à l'occasion de la vaste restauration entreprise entre 1963 et 1966. Il procède aussi à la rénovation des salles napoléoniennes du musée national de l'Histoire de France créé par Louis-Philippe. Puis, deux ans plus tard, et pour consacrer sa réussite malgré les polémiques et les jalousies qu'elle a naturellement provoquées, votre illustre Académie l'élit, à cinquante-six ans, au fauteuil de René Dumesnil.
Son comité d'honneur, présidé par Pierre David-Weill, compte aussi bien son cher André Cornu, l'ancien ministre, Louise de Vilmorin qui l'a présenté à Malraux, Marcel Achard, René Clair, ou Herbert von Karajan…Sur son épée ont été gravés trois symboles pour illustrer sa vie : un taureau, son signe astral, un hibou, pour représenter la sagesse, et une silhouette pour rappeler son goût pour les femmes.
Cinq années plus tard, Gérald Van der Kemp sera rejoint dans votre Compagnie par une autre grande figure, à l'origine de l'éclat ravivé de Versailles. Il s'agit, bien évidemment, de votre confrère, Marc Saltet, architecte en chef et conservateur du domaine de Versailles de 1954 à 1973, élu membre dans la section d'architecture en 1973.
On ne peut en effet évoquer Versailles sans évoquer Marc Saltet, qui a, lui aussi, conclu un véritable « pacte d'amour » avec le domaine de Versailles. Authentique pacte d'amour en effet tant il est vrai que la rencontre entre certains lieux et certains hommes empêche toute demi-mesure et ne peut être vécue que de façon intense et totale.
Marc Saltet affirma d'ailleurs, après avoir passionnément restauré, boiseries anciennes, lustres, fenêtres, parterres, bassins, jets d'eau et jardins : « En me consacrant à Versailles, je suis entré en religion. »
Ces deux grands commis de la République, étaient, comme le relève le préfacier de l'ouvrage de souvenirs de Marc Saltet, *Vingt ans chez le Roi-Soleil*, *« pénétrés de la noblesse de leur mission patrimoniale, et portaient dans leur langage et leur manière, quelque chose de la majesté de Versailles ».*
Gérald Van des Kemp avait commencé son parcours par la chambre de la reine, il l'a poursuivi par la chambre du roi, la bibliothèque de Louis XVI, le salon des jeux du roi, les appartements de Madame du Barry, la salle à manger de Louis XV au Petit Trianon et des dizaines d'autres salons, antichambres ou petits cabinets.
Mais comment pourrait-il achever sa mission autrement qu'en beauté : par cette Galerie des Glaces où Louis XIV reçut les ambassadeurs de Perse et du Siam, où

Louis XV reçut l'envoyé spécial du Grand Turc et Napoléon III la reine Victoria, avant que Guillaume 1er ne s'y fasse proclamer empereur et que la paix n'y soit signée en 1919, pour vingt ans…« Pouvait-on rêver cadre plus fastueux pour le déroulement des fêtes et des cérémonies ? » demanda Van der Kemp.
Il prépara avec minutie cet ultime programme de restauration dès 1973, donna une soirée éblouissante dont il avait confié le comité de parrainage à Marie-Hélène de Rothschild. Il réunit ainsi 250 000 dollars qui furent l'amorce d'un extraordinaire mécénat, lequel deviendrait permanent.
L'inauguration de la Galerie des Glaces rendue à sa splendeur d'origine eut lieu le 9 juin 1980, en présence du président de la République, Valéry Giscard d'Estaing qui me fait la grande amitié d'honorer de sa présence la remise de mon épée au musée des Arts décoratifs.
La fête fut magnifique, mais Gérald van der Kemp avait l'âme en peine, car il avait soixante-huit ans depuis le 5 mai, la limite d'âge. Le cœur serré sur ce long passé, il fallait bien se résoudre à quitter l'appartement des Gardes françaises qu'il avait occupé pendant vingt-sept ans !
Mais il n'aurait jamais pu partir sans honorer celle qui l'avait accompagné durant toutes ces années, celle sur qui il s'était toujours reposé, celle qui avait été la maîtresse de maison, qui avait organisé dîners intimes et officiels, les plus belles fêtes et les plus élégants galas au profit du Château, Florence, sa femme, fille de l'amiral Harris, rencontrée en 1958, retrouvée en 1961, épousée aux Etats-Unis en 1963, après s'être séparé de Marie.
Il prit donc le bras de Madame Van der Kemp, l'emmena dans la salle du sacre, se plaça au pied de l'imposante toile de David représentant l'empereur couronnant l'impératrice Joséphine…Et là, notre grand Gérald décora sa femme des insignes de la Légion d'Honneur pour tant d'éminents services rendus à Versailles, pour tant de grâce et tant de bonheur.
Depuis trois ans déjà, il avait été nommé à Giverny, propriété de votre Académie. On comptait sur lui pour y récidiver ce qu'il avait si bien réussi à Versailles.
Giverny… C'est Sacha Guitry qui a raconté que lorsque les Allemands demandèrent l'armistice, au mois de novembre 1918, Clemenceau décida aussitôt d'aller voir Foch, mais pria son chauffeur de passer par Giverny. Parce que « Giverny c'était la maison de son plus grand ami, Claude Monet, c'était l'étang fleuri de nymphéas, le pont de bois jeté sur cet étang… »
Un autre chef d'œuvre !
Gérald van der Kemp va donc une fois de plus rendre au lieu sa splendeur.
Ainsi, pour lui aussi, cette longue traversée de l'histoire de l'art qui avait commencé dans le jardin de Versailles et passait par celui de Giverny. Il s'y dévoua pendant plus de vingt ans, avec un enthousiasme de jeune homme, avec, à ses côtés, son épouse, Florence van der Kemp, qui avait été à l'origine de la création de la Versaille's Foundation et qui partageait son désir de sauver et enrichir le patrimoine. Gérald van der Kemp eu d'ailleurs le plaisir infini de la voir élue en 1989, à titre de correspondant étranger au sein de votre compagnie, laquelle la sollicita en 2002, afin de poursuivre, avec sa simplicité et sa générosité, la mission qui avait été celle de son mari chez Claude Monet. Malheureusement Florence Van

der Kemp est aujourd'hui mobilisée dans sa résidence au Mexique et n'a pu être parmi nous, en ce jour. Permettez moi à distance de rendre hommage à celle, qui, avec son mari a su placer sa vie au service des arts.
« Il est un âge où ce n'est plus pour soi que l'on plante des jardins », aurait dit Louis XIV, cité par Erik Orsenna. Il y avait déjà quelques années que Gérald Van der Kemp s'était imprégné de cette vieille vérité, quand le 28 décembre 2001, il quitta nos jardins terrestres pour ceux du Ciel.
« Toujours une fleur à la boutonnière, une main largement tendue, un sourire chaleureux. On ne pouvait pas ne pas le voir, a écrit de son collègue de l'Institut mon ami André Bettencourt. Nous allions naturellement vers lui parce qu'il était optimiste, bienveillant, attentif. »
Gérald Van der Kemp fut à la fois un véritable précurseur du mécénat moderne et l'un des derniers témoins de l'élégance et du raffinement d'un monde aujourd'hui évanoui. Dans l'écho des salons de Louise de Vilmorin, il a su en effet incarner une joie de vivre sincère mêlée à un dandysme brillant, placés au service exclusif des arts ; mais il fut aussi le promoteur actif et ingénieux d'un mécénat moderne, inspiré du modèle américain. L'argent public étant rare, il s'est employé avec ardeur et succès à convaincre les grands collectionneurs du monde entier de l'absolu nécessité de soutenir et de financer la restauration et la préservation des chefs d'œuvre de notre patrimoine.
Permettez-moi d'ajouter un mot encore, celui d'un grand jardinier, André Le Nôtre. Un jour que celui-ci accompagnait Louis XIV à Versailles, suivi par Mansart, il fit cette remarque en s'adressant au roi : « Sire, en vérité mon bonhomme de père ouvrirait de grands yeux s'il me voyait dans un char auprès du plus grand roi de la terre ; il faut avouer que votre majesté traite bien son Maçon et son Jardinier… »
Je crois pouvoir être votre interprète, Monsieur, en disant que Gérald Van der Kemp s'en est sûrement allé lui aussi en empruntant le char du roi, sans s'éloigner du plus beau château du monde.